

Il est à noter, cependant, que l'approfondissement des sciences islamiques n'est pas une condition sine qua non, pour accéder à l'ésotérisme. Il y a un minimum de connaissance nécessaire et suffisant, devant être concrétisé, chez l'initié, par un atout indispensable dans toute élaboration touchant le comportement et le culte. Le saint parfait, c'est-à-dire le croyant fermement attaché à l'esprit de la loi et qui est, en perfectionnement continu dans cette voie — réalise, par captation épiphannique et inspiration divine gracieuse, une vision englobante du Chrâa, dans ses sources, ses applications, ses motivations et ses modes déductifs. C'est d'après notre Maître Sidi Ahmed Tijani — le Grand Pôle, receptacle du Secret coranique, interprète inspiré de l'herméneutique spirituelle du Livre Sacré. Connaître le Coran par cœur n'est absolument nécessaire pour une exégèse ésotérique de la Révélation. Les Elus de Dieu évoluent dans une stricte observance du Chraâ, aussi bien dans leurs attitudes permissives que restrictives, extérieures ou intérieures. Nous sommes dans la rigoureuse obligation de les tenir comme tels et de ne se permettre un quelconque dénigrement qu'en connaissance de cause, c'est-à-dire après avoir connu leur langage caché et pesé le pour et le contre de leurs propos. Les propos excentriques émis par un débutant, en état d'extase, est un signe d'intrusion inopinée dans la voie; «l'initié» qui en est l'auteur perd toute représentativité. Plus l'initié transcende dans la voie, mieux il s'attache à la loi dont le Pôle est protecteur. Point n'est besoin de signaler que la finesse de certaines conceptions et l'ambiguïté de certains propos incitent à plus de pondération, pour éviter les préjugés ou les jugements hâtifs; sauf au cas où il y aurait infraction flagrante du Coran, de la Sounna ou du Consensus général de la Oumma (communauté musulmane). Il faut, en tout cas, se garder de stigmatiser, sans une connaissance intégrale et exhaustive de toutes les données et de tous les dires des «Moujtahidines». Il est donc raisonnable de souscrire et d'acquiescer à tout ce qu'on a dûment admis, sans nier systématiquement ce qu'on n'a pu saisir (8). Une certaine envie ou jalousie peut provoquer, parfois, des préjugés; un attachement irréfléchi à une dialectique scolastique est de nature à rendre certains jugements plus rigides et moins coulants. Certaines situations échappent quelquefois aux normes discursives d'une rationalité abusive, car aucune ligne

de démarcation ne détache nettement le physique du métaphysique et un certain métapsychisme tend à mieux orienter la pensée humaine. C'est pourquoi les Soufis recourent souvent à des expressions allusives et allégoriques. Tout verset ou hadith présente — d'après l'école ésotérique — un double aspect : introspectif et externe. «Nous leur montrerons nos signes — affirme le Coran — dans les horizons extérieurs et dans leur for intérieur». Dieu aurait pu, s'il l'avait voulu, expliciter les versets et les débuts des sourates qui prêtent à diverses interprétations. Il ne l'a pas fait, car il a intégré dans chaque terme ou caractère divin, des notions, scientifiques que seul l'Elu est à même de saisir. «Si vous craignez Dieu — affirme encore le Coran — Il vous dotera d'une lumière (qui vous permettra de capter le sens intrinsèque des choses). Certains «dénigreur» ou «négateur» ne voient souvent pas de bon œil ces soufis qu'ils considèrent, à priori, comme excentriques et ignorants, parce qu'ils ne se réfèrent point à un Maître ou Alem, autorité de la loi exotérique islamique. Ils oublient ou omettent les versets coraniques où Dieu déclare avoir inculqué à Adam ou à Khadir, ce qu'ils ignoraient. Cette science (appelée hikma dans le Coran), Dieu l'accorde à qui lui plaît, sans être nécessairement un prophète ou un Messager. Leur habitude de recueillir la science des voies de leurs maîtres ou des ouvrages, les a obnubilés, au point d'oublier que Dieu est le Maître de toute l'humanité et que son Omniscience n'est l'objet d'aucune suspicion, de la part aussi bien des croyants que des mécréants. La spéculation discursive n'a aucune emprise sur cette connaissance infuse, car elle est d'évidence immédiate, en dehors de toute marche syllogistique habituelle. Quand Dieu inspire un instinct même, il devient infaillible (9) ; ces visions captées par une imagination dégagée de toute flétrissure, à travers une conscience pure, ne sont pas à la portée du commun des gens. L'intellect (10) ou raison pure rebute ces visions que ni l'expression ni l'allégorie ne sauraient dépeindre. C'est un goût intime, fruit d'une expérience mystique exprimée allusivement par des phénomènes épiphaniques initiaux, c'est-à-dire des inspirations divines; le Cheikh Ali Roudhbâri a bien dit :

«Cette science qui est la nôtre est une pure allusion, elle s'obscurcit derrière tout voile d'expression». C'est pourquoi les Soufis ont senti le besoin d'élaborer des signes conventionnels qu'ils

(8) Se référer à «ed-Dhahab el Ibrîz» de Sidi Abdelaziz ed-Debbagh.

(9) N'est-ce pas le cas de l'abeille, dûment reconnu par la science ?

(10) Dissocié des autres facultés — dirait Ghazali qui qualifie cet ensemble de «divin subtil», dont l'inspiration, l'intuition, la raison, la conscience, l'âme, l'esprit etc...



emploient en présence d'un tiers ou dans leurs œuvres. C'est par compassion pour l'intrus qui serait tenté d'en fausser le sens, de nier ce qu'il n'est pas à même de concevoir et de se priver ainsi des avantages d'une science qu'il s'ingénie à ignorer. Ibn Arabi — Cité par Chaarâni a fait remarquer, en l'occurrence, que dans toute science, une terminologie conventionnelle doit être inculquée, pour être comprise par un nouvel intrus; ce qui n'est pas le cas dans le concert des Soufis où le nouvel initié n'a pas besoin d'être édifié pour concevoir; il se sent spontanément disposé et apte à saisir le sens des propos échangés. Nullement dépaycé ni étonné de se retrouver dans une ambiance qu'il sent être proprement la sienne — Al Kocheiri a décommandé, dans sa célèbre épître, la lecture des œuvres soufies, sans l'aide d'un maître ou d'un frère chevronné; certains gnostiques proclament même la prohibition d'une telle lecture pour les non-initiés et la transmission des propos soufis à ceux qui n'en ajoutent guère foi; car celui qui décèle le secret mérite la peine capitale. On pourrait se demander s'il n'était pas plus opportun de se restreindre et de se refuser, au préalable à toute élaboration dans ce domaine, surtout sur le plan des fines allusions et des intimités de la transconscience; et ce, par compassion pour ceux qui ne sont pas habilités à saisir ces nuances. Le grand Arif Ali Wafa réplique, en précisant que Dieu fait rayonner la claré solaire de par le monde, quoiqu'elle nuise à la vue des chauve-souris. Le profit est sûr, quelque minime que soit le nombre de ceux dont le miroir reflète l'épuration des consciences et la sublimation des essences; car une codification thérapeutique, sur le plan psychique, constitue un impératif catégorique.

↳ Nous avons donné libre cours à notre plume, dans ce chapitre initial, pour relancer la créativité du cœur, la concentration de l'esprit et la ferme intention d'actualisation, en esquissant de l'esotérisme une fresque aussi rafraichissante qu'agissante. Il s'agit, certes, d'une science qui est le reflet éclatant de cette luminescence que Dieu fait rayonner dans le cœur du croyant, embrasé par une foi ardente. L'utilité et le réconfort d'une telle connaissance se mesurent - d'après le fameux traditionniste mystique Mohamed Ibn Ali Tirmidhi—

au degré de stabilisation d'un subconscient illuminé par les reflets du Vrai; le faux demeure ankylosé dans la pénombre des recoins du cœur. Ces reflets sont les signes de sublimation, de l'idéal inspiré. Pour l'Imam Mâlik, la science profitable n'est pas fonction des nombres de recensions; elle est conditionnée par la force de projection lumineuse dans la conscience. La potentialité de cette connaissance est définie, chez Ibn Abbad, par le degré de proximité du croyant, par rapport à son Créateur et de son détachement de l'égoïsme : Cette dualité tiraillante constitue la summum du bonheur. D'autres définitions non moins intéressantes dépeignent les contours et les dimensions de l'esotérisme. Pour Al-Joneïd, maître éminent du Soufisme sunnite des premiers siècles de l'Islam, c'est la gnose qui consiste à connaître Dieu dans Sa grandeur et son propre être dans sa faiblesse, à la laquelle une vie tout entière mérite d'être consacrée. Damné — pense Abou el-Hassan Chadhili— est celui qui ne s'y met pas entièrement; alors que pour Ibn Abbad, «une persistance dans l'étude d'autres sciences est inutile sinon nuisible». Le Prophète Mohammed —que Dieu le bénisse— a invoqué Dieu contre toute science non profitable. Ibn Arabi classe donc la science en deux catégories : une science dont on n'a besoin que dans la mesure de nos exigences temporelles; nous devons nous en astreindre au strict nécessaire; il s'agit des commandements de la Charia qui doivent se limiter aux impératifs immédiats et aux contingences de l'heure. Une deuxième science sans limite est celle afférant à Dieu et à l'adaptation aux nécessités de l'au-delà. Cela ne minimise en rien la portée de l'exotérisme et ne dévalorise guère le mérite des Ulema, porteurs du flambeau de la Charia. Mais les véritables représentants de la loi organique de l'Islam, sont ceux qui réalisent en une heureuse symbiose entre la connaissance et l'adaptation au conditionnement de cette connaissance, c'est-à-dire assurer une synthèse éso-exotérique. Mais dans ce processus, tout est relatif, car une gnose et un ésotérisme digne de ce nom ne sont plus de mise dans les temps que nous vivons, absorbés que nous sommes par les vicissitudes de l'heure. Déjà, Al-Joneïd et Sahrawardi proclamaient, depuis des siècles, cette douloureuse réalité ! Que dirions-nous aujourd'hui ?.